

ABONNEMENTS:

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Trois mois.....	1 fr.
Six mois.....	2 »
Un an.....	4 »

ÉTRANGER

Trois mois.....	2 fr.
Six mois.....	4 »
Un an.....	8 »

L'administration n'est pas responsable des manuscrits déposés

# GIL BLAS

ILLUSTRÉ

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de Gil Blas.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue GLUCK (coin de Blv. HAUSSMANN)  
PLACE DE L'OPÉRA

ANNONCES ET RÉCLAMES

AUX BUREAUX DU JOURNAL

8, rue Gluck

## MOUMOUTE, par J. Ricard



Après **TOUT POUR L'HONNEUR**, de HUGUES LE ROUX, le **GIL BLAS** commencera la publication d'un roman parisien inédit de notre collaborateur

J. RICARD

## MOUMOUTE

Les lecteurs de *Voix d'Or*, de *Pitchoun!* de *Secret de Femme* et de *Cœurs inquiets* auront l'occasion d'apprécier l'élégant talent de notre collaborateur dans une forme nouvelle.

### MOUMOUTE

est destiné à prendre place au premier rang de l'étude analytique moderne, par sa psychologie raffinée, son style sûr et délié, nourri de pensées curieuses, et toujours vrai. C'est, en deux mots, l'original roman de l'action désorganisatrice de l'Habitude sur l'âme humaine.

### MOUMOUTE

se passe dans le milieu artiste et mondain dont J. Ricard est le brillant et précis observateur. Le public applaudira une fois de plus ce beau talent sobre, élégant et appliqué, qui a déjà fait de l'auteur d'HUGUETTE un de nos meilleurs écrivains.

## Premiers craquements

LE MARI, trente et un ans.  
LA FEMME, vingt-quatre ans.  
UNE FEMME DE CHAMBRE.

Très élégante chambre à coucher, au second, dans une belle maison de l'avenue Kléber. La pendule Louis XV marque minuit dix. Un assez grand lit debout, muni de ses deux oreillers, et tout préparé pour la nuit.

La femme de chambre soule, assise près de la cheminée, les pieds au feu, sous la lampe, s'interrrompt tout à coup de la lecture de *Fort comme la Mort*, et regardant l'heure. — Minuit et quart! Madame va se faire pincer. (Prêtant l'oreille.) Non. Pas encore cette fois. (Elle ferme en hâte le roman qu'elle replace sur la table où il était, et va ouvrir la porte.)

Madame, entrant d'un pas vif et silencieux sur les tapis. — Dépêchez-vous, Rose. (Elle va droit à la pendule, ouvre le verre, et repousse l'aiguille en arrière à minuit moins le quart. Ensuite, elle rejette son manteau de fourrure, fait sauter sa capote de dessus sa tête, se dégrafe, tire les lacets, les cordons, quitte ses bottines, arrache ses bas... tout cela à la fois. Rose reçoit, ramasse, attrape au vol, plie, range, et fait disparaître.)

Rose, pleine de zèle. — On a froid, ce soir, n'est-ce pas, madame?... La chemise... tiens!... de madame, est déchirée sous le bras?...

Madame, en corset, jupon. — Je sais. Assez froid, oui.

Rose. — On attraperait facilement des mauvais rhumes à se découper de ce temps-ci?

Madame. — Oui, c'est imprudent. Et... rien de nouveau depuis tantôt?

Rose. — Rien, madame. C'est-à-dire, si. On est venu de chez la couturière... Un garçon avec un bicorne.

Madame, qui se fait sa grosse natte, au galop. — Et qu'est-ce que vous avez dit?

Rose. — Que madame passerait. (Baissée, cherchant par terre.) Je n'ai qu'une jarrettière à madame.

Madame. — J'aurai oub... perdu l'autre... C'est étonnant que je ne m'en sois pas aperçue... que mon bas n'ait pas glissé.

Rose. — Mais non, madame. Sur une jambe faite comme celle de madame, la soie se tient toute seule.

Madame, prête à entrer au lit. — C'est bon. Je n'ai plus besoin de vous. Montez vous coucher, ma fille... montez vous coucher.

Rose. — Bonsoir, madame. (Elle sort.)

(Dès que la porte est refermée, Madame court à la pendule, dont elle ramène l'aiguille en avant jusqu'à une heure et quatre minutes. Puis, après avoir baissé à demi la lampe, elle entre au lit comme dans un bain. Une fois sur les matelas, voluptueusement, elle s'y étire, avec un air câlin et une belle sécurité) Ah! je suis... (se mouche du bout du nez dans un petit tabou de batiste.) Je suis... (pousse un long soupir satisfait.) littéralement... (frissonne et demeure inerte, les yeux clos.) brisée!

(Cinq minutes se passent, au bout desquelles, sans bruit, la porte tourne, et Monsieur paraît, son chapeau sur la tête, le col du paletot relevé.)

Monsieur, s'avançant sur les pointes, et d'une petite voix enfantine, mystérieuse, très avenante. — Bon...soir, Lo...lotte!

Madame. — . . . . .

Monsieur. — Bon...soir. Dors-tu?

Madame. — . . . . .

Monsieur. — Elle dort. Ne la réveillons pas. (Aussitôt, il se met à chanter, à mi-voix, tout en quittant

son chapeau, et son paletot sous lequel il est en habit.)

Maman, me dit... tout bas.  
Aie donc! Aie donc!... ma fille!

(*T se baisse et tisonne le feu.*) On a beau leur recommander de mettre la plus grosse bûche dans le fond...

Ça peut porter... bonheur à la... fa...mille.

(*Il dispose le pare-étincelles, fait craquer ses doigts, sort sa montre de la poche de son pantalon, prend la lampe, la change de place et hausse la mèche. Puis il s'avance vers le lit. Quand il est tout près, il regarde un instant, se penche et embrasse, en disant :*)

— Dors, dors. C'est moi. Je ne veux pas te réveiller. Il fait un froid de canard, j'ai été obligé de rarranger le feu. Dors... Oh! qu'elle a chaud, la coquine! Dors, là, dors.

Madame, douce, l'œil vague, remontant des profondeurs d'un écrasant sommeil. — Ah!... je... hein? c'est, c'est... toi?

Monsieur. — Oui. Dors, je ne veux pas te réveiller.

Madame. — Je ne dormais pas.

Monsieur. — Dors, je te dis.

Madame. — Non... j'étais assoupie. Je rêvais, figure-toi!... que là, dans cette chambre...

Monsieur. — Quoi?

Madame. — Je rêvais que tu étais malade au lit... Et puis, il y avait des gens très méchants... je ne sais pas ce qu'il y avait... enfin, on m'empêchait de te soigner.

Monsieur. — Allons donc!

Madame. — Oui... Je voulais approcher... je leur criais : « Mais c'est René! c'est mon petit René! » J'étais bien malheureuse!

Monsieur. — C'est vrai. Dans ces cas-là on est assez malheureux. Pauvre mignonne! Ton diner qui te sera resté sur l'estomac.

Madame. — Ça m'étonnerait, j'ai très peu mangé.

Monsieur. — Veux-tu que je sonne Rose?

Madame. — Non, elle est couchée depuis longtemps, cette fille...

Monsieur. — Une idée. Vraiment! je pourrais t'arranger un petit machin de sucre... tu sais... avec de l'eau de mélisse?

Madame. — Merci.

Monsieur. — Où donc est-elle, à propos, cette eau de mélisse?

Madame. — Je n'ai besoin de rien. C'est ce rêve. Mais maintenant que tu es là...

Monsieur. — Enfin, tu vas voir tout à l'heure comment tu vas te trouver.

Madame. — Bien. Bien. Je suis déjà mieux.

Monsieur. — Et bébé? Tousse-t-il moins ce soir? Il toussait tantôt.

Madame. — Il ne toussait presque plus.

Monsieur. — Tu l'as vu en rentrant?

Madame. — Oui, j'ai été l'embrasser avant de me coucher.

Monsieur. — Il devient gentil. Je trouve qu'il se fait tous les jours.

Madame. — A cet âge-là, c'est ravissant.

Monsieur. — Et quoi de neuf depuis tantôt?

Madame. — Rien, mon ami.

Monsieur. — Tout s'est bien passé? On est venu de chez ta couturière?

Madame. — On est venu.

Monsieur. — Tu as payé?

Madame. — Tu penses. Je te remercie. Je suis bien contente d'être débarrassée de ce côté-là.

Monsieur. — Une autre fois, ne laisse pas monter ta note.

Madame. — Tu as raison. C'est plus sage.

Monsieur. — Et en dehors de ça?...

Madame. — En dehors de ça... néant! Je suis restée ici jusqu'à six heures.

Monsieur. — Tu n'es pas sortie?

Madame. — Non. Ça ne me disait pas. Et puis, je me plais tant dans notre petit chez-nous!

Monsieur. — C'est égal. La santé. Il faut tout de même prendre l'air.

Madame. — J'ai rangé... regardé mes bijoux... toutes les jolies choses que tu m'as données... Ah! je n'en manque pas! Ensuite, j'ai lu un peu de ce Maupassant que tu m'avais prêté...

Monsieur. — C'est rudement bien, n'est-ce pas?

Madame. — Charmant. Et puis écrit!

Monsieur. — Il a un talent énorme.

Madame. — Je veux le finir.

Monsieur. — Et alors, à six heures, tu as été chez ta mère?

Madame. — Elle a été très gentille. Elle m'a même parlé de toi dans des termes... non... tout à fait bien : « Et ton mari? Ses affaires? Est-il content? Dis-lui qu'il prenne garde la nuit, quand il rentre du Cercle... » Parfaite.

Monsieur. — Allons, tant mieux!

Madame. — Je t'assure.

Monsieur. — Moi, tu sais? j'ai pris le parti, depuis trois mois que nous sommes un peu en froid, de t'y laisser aller toute seule. Du moment qu'elle te voit, c'est tout ce qu'il lui faut. Ni elle ni moi nous ne tenons à nous fréquenter. Alors, à quoi bon?

Madame. — Oui, je crois, en effet... Parce que, tu comprends, une mère... une fille... je vais lui demander à dîner sans cérémonie, au pied levé. Elle adore ça. Elle reste comme elle est, sans s'habiller... Pour toi faut tout de suite qu'elle mette un corset! Nous bavardons toutes les deux, et le temps passe. Toi, tu es tranquille; tu sais qu'à dix heures, régulièrement, elle me renvoie..

Monsieur. — Et puis, d'ailleurs, comme tu reviens avec Rose... Ce soir, elle a été te prendre, Rose, comme toujours?

Madame. — Oui, comme toujours.

Monsieur. — Je crois que c'est une honnête fille. (Un petit temps.) Ah! ma pauvre Lolotte, ma pauvre Lolotte! Et... il y a longtemps que tu étais couchée quand je suis arrivé?

Madame. — Je ne pourrais pas te dire... deux heures... trois heures...

Monsieur. — Eh bien, moi, si tu le permets, je vais en faire autant? (Il commence à se dévêtir.)

Madame. — Et toi, ton diner? tes amis? Avez-vous été convenables au moins?

Monsieur, en bras de chemise. — Cette question (Tombant en arrêt devant la pendule.) Ah! mais, dis-moi donc... tu as une pendule qui la bat... qui la bat complètement, mon trésor. Jamais il n'a été une heure et demie... Jamais, jamais!

Madame. — Tu es sûr? J'aurais mis ma main au feu qu'elle retardait.

Monsieur, fredonnant tout en parlant, tandis qu'elle continue de se déshabiller. — Erreur, ma minette...

Maman me dit tout bas... poum poum...

Maman me dit tout bas... poum poum...

Madame. — Qu'est-ce que c'est donc que ça que tu chantes depuis une demi-heure?

Monsieur. — Une petite chose de Granier que Cabriot nous a... et très bien, ma foi! (Il court en caleçon à travers la chambre.) Pas chaud! (Il regarde le lit.)

Nom d'un bonhomme, qu'on va être bien là! (Il jette un coup d'œil circulaire dans la pièce.) Plus rien: Tu va? Oui. Personne ne dit mot? C'est réglé? Pas de regrets? Ce n'est plus nous à gauche? (Un temps, se levant au lit.) Adjugé, la petite femme! A monsieur René. On garde. (Il se blottit près d'elle et l'embrasse plusieurs fois de suite.) Ah! mon chéri, qu'on est donc... mais donc bien! Qu'est-ce que je sens là?

C'est à toi?

Madame. — Oui, c'est ma jambe.

Monsieur. — Parfait, parfait! Et ça... qui est frai?

Madame. — C'est mon autre jambe.

Monsieur. — Comme tu en as, ce soir! Eh bien... ne faut pas... ça n'est pas une raison pour t'écartier? Je ne te faisais pas de reproche. Au contraire... Tu m'en tends?

Madame. — Oui.

Monsieur. — Alors, ramène, ramène.

Madame. — Tu ne vas plus avoir de place.

Monsieur. — J'aime mieux cela que quand tu m'en laisses trop.

Madame. — Là.

Monsieur. — Encore, encore. Mais viens donc, n'ai pas peur. (Un temps.) Tu m'aimes bien, n'est-ce pas Tu...?

Madame. — Oui. (Résolument.) Mais non.

Monsieur. — Non?

Madame. — Non.

Monsieur. — Tout à fait non?

Madame. — Tout à fait.

Monsieur, froid. — C'est bien. Alors, non.

Madame. — Et puis, il est tard. A cette heure-ci.

Monsieur. — Pas une raison. Tu me réponds la même chose en plein jour. Enfin non?

Madame. — Ne me forcez pas à vous le répéter. Vous comprenez bien que si je vous dis non... c'est que Allons? Voyons? Soyez raisonnable.

Monsieur. — Bien, bien, bien!

Madame. — Rendez-vous compte que nous autres femmes...

Monsieur. — Suffit, ma chère, suffit.

Madame. — Je suis sûre que vous êtes fâché?

Monsieur. — Fâché? moi? Pas du tout. Vous avez sommeil, n'est-ce pas?

Madame. — C'est la vérité, mon ami. Je tombe.

Monsieur. — Eh bien! dormez. Dormez.

Madame. — Bonsoir, René! (Elle se retourne du côté de la ruelle.)

Monsieur. — ...soir. (Il se lève, va chercher la lampe, retire le verre, la rallume, la pose sur une petite table près du lit et se recouche après avoir pris Pot comme la Mort. Une fois recouché, il ouvre le volume, pousse un soupir de satisfaction forcée et se plonge dans sa lecture.)

Madame, sans se retourner. — Qu'est-ce que vous faites donc?

Monsieur. — Je lis.

Madame. — Vous lisez? Ah ça, est-ce que c'est une heure pour lire?

Monsieur. — Il faut que je m'occupe d'une façon ou d'une autre.

Madame. — Dormez. On dort.

Monsieur. — Je ne puis dormir que quand je suis de bonne humeur. Laissez-moi lire.

Madame. — Ça n'a pas de bon sens. Qu'est-ce que vous lisez?

Monsieur. — Je lis un livre : *Fort comme la Mort*.

Madame. — Vous l'avez déjà lu.

Monsieur. — Je recommence.

Madame. — D'abord ce livre est à moi.

Monsieur. — Elle est bonne, c'est moi qui l'ai achetée, chez Achille.

Madame. — Vous me l'avez donné.

Monsieur. — J'ai eu tort. J'aurais dû le garder.

Madame, qui se retourne. — Et pourquoi ça, s'il te plaît?

Monsieur. — Parce que... ma chère, parce que... Les femmes ont bien autre chose à faire... que de lire des romans... Elles lisent sans savoir, sans comprendre... tout ça n'est pas digéré... ça travaille dans leur cervelle... ça les change, et puis après on est étonné quand on...

Madame. — Quand on quoi?

Monsieur. — Rien.

Madame. — Eteignez donc, ça vaudra mieux.

Monsieur. — Un peu de silence, ma chère, n'est-ce pas? J'aimerais bien lire.

Madame. — Je vous prie d'éteindre.  
 Monsieur. — J'éteindrai quand vous dormirez, et que j'aurai fini mon chapitre. Vous aviez sommeil... Dormez.  
 Madame. — Je ne peux pas avec cette lampe.  
 Monsieur. — Préférez-vous que j'allume deux bougies ?  
 Madame. — Rien du tout.  
 Monsieur. — Chut... chut... Dodo, l'enfant.  
 Madame, qui lui arrache le livre des mains et le lance au milieu de la chambre. — Tu... tu commences à me porter sur les nerfs, tu sais ?  
 Monsieur, il se lève sans mot dire, va ramasser le livre, le retape du plat de la main, et debout, en chemise, au milieu de la pièce, avec beaucoup de calme et de solennité. — Jamais, tu m'entends bien ? mon cher petit... Jamais ne recommence ce que tu viens de faire là. Non ?... Dans ton intérêt...  
 Madame. — Je le recommencerais si ça me fait plaisir.  
 Monsieur. — Non et non ! Tu ne le recommenceras pas... parce que...  
 Madame. — Parce que ?  
 Monsieur. — Parce que je ne le souffrirais pas.  
 Madame, ironique. — Oh ! Et qu'est-ce vous feriez ? Non, je serais curieuse...  
 Monsieur. — Je n'ai pas besoin de vous le dire. En attendant...  
 Madame. — Ah ! en attendant... Voyons un peu ce que vous avez trouvé en attendant ?  
 Monsieur. — En attendant, je vais vous laisser... (Il s'assoit, met ses chaussettes, son caleçon.)  
 Madame. — Qu'est-ce qui vous prend ? Vous vous rhabillez ?  
 Monsieur. — Oui. (Pantalon.)  
 Madame. — Complètement ?  
 Monsieur. — Oui. (Bottines, gilet.)  
 Madame. — Vous avez l'intention de sortir ?  
 Monsieur. — Non. (Habit.)  
 Madame. — Enfin, vous allez coucher quelque part ?  
 Monsieur. — Non.  
 Madame. — Où allez-vous ? Je veux savoir où tu vas. J'ai le droit de le savoir.  
 Monsieur. — Je vais dans le salon.  
 Madame. — En habit ? Quoi faire ?  
 Monsieur. — Lire en paix.  
 Madame. — Il n'y a pas de feu.  
 Monsieur. — Pas besoin. Et puis j'en allumerai. Là (sur le seuil, la lampe à la main), j'en ajouterai qu'un mot : tu me fais beaucoup de peine. (Il sort.)  
 Madame. — Ah ça ! Vous emportez la lampe ? (Pas de réponse.) Oh ! Décidément oui... je crois que je le déteste ! Restes-y donc, va, dans ton salon, pendant que tu y es. Si tu crois que tu me prives, surtout aujourd'hui !  
 Monsieur, seul dans le salon. — Avant cinq minutes, elle va me rappeler. (Un temps.) A moins qu'elle ne vienne me chercher elle-même. Quant à moi, je ne céderai pas...  
 Maman me dit tout bas... poum poum...  
 Maman me dit tout bas...  
 C'est vrai qu'il n'y a pas de feu. Ça m'est égal. J'y passerai la nuit, plutôt que de revenir le premier...  
 Me dit tout bas... poum poum...  
 (Il lit. Dix minutes se passent.) Elle ne me rappelle pas. C'est curieux. Attendons. (Dix autres minutes.) Rien. Je trouve ça fort. Je trouve même ça peu gentil. Oh ! c'est incroyable. Elle va me rappeler. Mais, dame, c'est dur... son petit amour-propre... ça lui coûte. Evidemment ça lui coûte. Patientons. (Dix autres minutes.) Non ! Ça n'est pas possible. Elle ne s'est pas endormie ainsi... sans se préoccuper... ! (Il regarde le cartel.) Deux heures et quart. Si à la demie elle n'est pas venue, c'est moi qui vais aller la trouver, parce que... vraiment... ça dépasse les bornes ! (Quand l'aiguille marque deux heures vingt-cinq.) Elle a encore cinq minutes. (A la demie.) Cette fois, par exemple !... (Il sort du salon, la lampe à la main.)  
 Monsieur, entrant dans la chambre à coucher ; monté, mais se contenant encore. — Eh bien, voilà une chose... voilà une chose que je ne te pardonnerai pas de longtemps.  
 Madame. — Quelle chose ?  
 Monsieur. — Rien, Vous ne dormez donc pas ?  
 Madame. — Il paraît.  
 Monsieur. — Je croyais que vous dormiez. Ça ne serait pas une excuse, mais au moins...  
 Madame. — Quoi ? quelle chose ? qu'est-ce que vous voulez dire ?  
 Monsieur. — ...  
 Madame. — Vous pourriez répondre quand on vous parle.  
 Monsieur. — De mieux en mieux.  
 Madame. — Encore une fois, quelle est cette chose que vous ne me pardonnerez pas ?  
 Monsieur (éclatant). — De me laisser seul dans le salon, pendant des heures. Quand je suis parti, je me disais : Non, elle ne va pas me laisser m'en aller ainsi ? J'attendais... est-ce que je sais, moi ? quelque chose, un petit élan, un mot. Je voulais voir. Rien du tout ! Tu m'as regardé partir, très tranquillement, sans un geste, sans une phrase de regret. Allons, allons ! tu n'as pas de cœur, je m'en aperçois ! Encore maintenant, depuis que je suis rentré, tu aurais pu... tu aurais dû te rattraper... me sauter au cou, me demander pardon... J'attends, de seconde en seconde... j'attends... Et tu ne bouges pas. Tu m'écoutes, tu me regardes, mais tu ne bouges toujours pas ! Tiens... je vais retourner au salon... Tu ne sais pas le mal que tu me...  
 Madame. — Enfin, qu'est-ce que vous voulez, là ?  
 Monsieur. — Ce que je veux ?  
 Madame. — Oui. Je ne serais pas fâchée de le savoir.  
 Monsieur. — Il me semble que c'est pourtant bien

clair ! Je veux... je veux que tu aies pour moi les égards et l'affection auxquels j'ai droit... que tu ne me répondes pas insolamment comme tu le fais (elle hausse les épaules) et que tu ne hausses pas les épaules... Enfin quand je viens, moi, ton mari, gentiment... t'embrasser... que je te témoigne (et en y mettant... Dieu sait !... toute la discrétion...) un peu de tendresse, tout de suite, tu détournes la tête, tu...  
 Madame. — Nous y voilà.  
 Monsieur. — Certainement nous y voilà. Oui, tu la détournes, la tête ! Et puis, alors, c'est toujours les mêmes phrases. Je les sais par cœur depuis le temps !  
 Madame. — Dirait-on pas... ?  
 Monsieur. — Depuis plus de deux mois c'est la même chose, presque chaque fois : « Non... je t'en prie... Plus tard... Il ne faut pas m'en vouloir... Je n'étais pas comme ça autrefois. »  
 Madame. — Je le reconnais. Mais tu sais très bien toi-même que depuis bébé... — oh ! je ne le cache pas — ... j'ai beaucoup changé. Telle chose qui dans les premiers temps... aujourd'hui non ! Que veux-tu que j'y fasse ? Quand je me lamenterai !  
 Monsieur. — D'abord, tu ne te lamentes pas. Eh bien ? et moi ? Mets-toi à ma place. Est-ce que tu crois que c'est agréable pour un mari !... car enfin, de toi à moi, nous pouvons mettre les points sur les i... ! Je suis jeune, je suis sain, je t'aime, je pense que de ton côté... il y a deux ans à peine que nous sommes mariés... Alors quoi ? quoi ? je te répugne ! quoi ? Aussi, tes froideurs me... m'humilient, me froissent... à un point que... oh ! Et puis, laisse-moi donc, si tu m'aimais, mais là... comme on aime.  
 Madame. — C'est étonnant que vous ne m'avez pas encore accusée de vous tromper ?  
 Monsieur. — Je n'ai jamais dit ni pensé... Comment peux-tu... ?  
 Madame. — Vous prétendez bien que je ne vous aime pas !  
 Monsieur. — Moins. Beaucoup moins.  
 Madame. — C'est donc... à ça que vous jugez l'amour, vous, les hommes !  
 Monsieur. — Ça ne le prouve pas, hélas ! mais ça y fait croire.  
 Madame. — Enfin, il faut que je me rende malade ? Voilà ce que vous voulez ?  
 Monsieur. — Est-ce que vous imaginez, par hasard, que je ne le suis pas, moi, malade, en ce moment-ci !  
 Madame. — J'en suis désolée, mon ami. Dites-vous aussi qu'il doit y avoir... qu'il y a beaucoup de maris dans votre cas. Comment font ils ceux-là ? Ils vivent pourtant.  
 Monsieur. — Ils se... Ils s'arrangent ailleurs. Je ne sais pas.  
 Madame. — Faites comme eux.  
 Monsieur. — Et si je ne veux pas, moi ? Si je ne veux pas vous tromper ? Si c'est vous que j'aime, et pas d'autre que vous ? Je ne me suis pas marié à vingt-neuf ans pour faire la fête, et recommencer les corvées ! Sans ça, autant rester garçon. Je me suis marié pour changer ma vie, pour aimer une femme, honnêtement, rien qu'une, toujours la même... J'ai tenu à ce qu'elle fût jolie...  
 Madame. — Merci.  
 Monsieur. — Pour qu'elle me vit très longtemps amoureux d'elle... Bref, j'ai voulu avoir une femme à moi, à moi... Eh bien, je constate avec tristesse que je ne l'ai pas. C'est un fait.  
 Madame. — Vous l'avez eue.  
 Monsieur. — C'est passé.  
 Madame. — Vous l'aurez... Attendez. Prenez patience. Je vous l'ai dit et redit : ça n'est peut-être qu'une disposition passagère. Il est fort possible que tout d'un coup, d'un instant à l'autre...  
 Monsieur. — Tu me prends pour un enfant. Non. Quand on a... vos idées, votre beau calme, quand on ne veut pas comprendre le mariage, l'accepter avec ses devoirs — très modérés s'il le faut, et qui n'ont rien de si terrible, quoi que vous ayez l'air de dire ! — eh bien ! on se fait chanoinesse, mais on ne se marie pas.  
 Madame. — Vous êtes délicieux ! Mais d'abord, est-ce que je connaissais quelque chose au mariage, moi, avant d'y entrer ? Est-ce qu'on nous renseigne, les jeunes filles ? Pas de danger. On se doute bien que ça nous ôterait l'envie plutôt que de nous la donner.  
 Monsieur. — Dites donc tout de suite que vous regrettez de m'avoir épousé !  
 Madame. — Dans des moments comme ceux-ci, oui !  
 Monsieur, balbutiant. — Quel !... Oh !... Nous en sommes donc là ! (Il foud en larmes.)  
 Madame, calme. — Qu'est-ce que vous avez ? Vous pleurez ?  
 Monsieur, qui ne se retient plus. — Oui... je pleure. Je pleure... parce que... ça n'est... pas bien... non...  
 Madame, avec dédain. — Un homme ! J'aurais honte.  
 Monsieur. — ... Pas... pas honte avec toi. Vraiment... moi qui fais tout... la vie agréable.  
 Madame. — Te voilà dans un joli état.  
 Monsieur, qui pleure doucement. — Ça me soulage... Si... Ça me soulage.  
 Madame. — Voyons... finis.  
 Monsieur. — (Il pleure.)  
 Madame. — Tu es ridicule, tu sais  
 Monsieur. — Que veux-tu !  
 Madame. — À quoi ça rime-t-il ?  
 Monsieur. — ... J'ai... du chagrin,  
 Madame, regardant l'heure. — Trois heures passées !  
 Monsieur. — Oui... il est bien tard.  
 Madame. — Couche-toi donc, tiens.  
 Monsieur. — Non... merci. Non...  
 Madame. — Tu ne veux pas te coucher ?  
 Monsieur, qui pleure plus fort. — Non... je n'ai pas le courage... Ne me demande pas ça... non... non...  
 Madame, se résignant avec exaspération. — Ah ! quand tu t'es mis quelque chose en tête, toi !... Écoute.  
 Monsieur. — Quoi ?

Madame. — Eh bien...  
 Monsieur. — ?  
 Madame. — Alors : vite.  
 Monsieur. — (Il s'essuie les yeux.)

HENRI LAVEDAN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Chanson Joyeuse

*J'aime les verts sentiers qui s'effacent là-bas  
 Au brumeux horizon de la plaine muette.  
 J'ai laissé bien souvent se perdre là mes pas,  
 Chaque jour dans mon cœur étant un jour de fête.*

*Mais surtout lorsqu'un soir de juin, tiède et joyeux,  
 Apaisant par degrés tous les bruits de la plaine,  
 On n'entend plus au loin que le vent des hauts lieux,  
 Et des oiseaux de nuit la musique lointaine...*

*Moi, je suis le chemin que bordent les grands blés  
 Doucement agités au vent frais des soirées :  
 Et, quand monte la lune aux cieux immaculés,  
 Je rêve de son front aux pâleurs adorés.*

*Je rêve de ses yeux fatigués et si doux,  
 Du plaisir infini des longues causeries,  
 De la naïveté des premiers rendez-vous,  
 De ses bras amoureux aux étreintes chéries.*

*Car j'ai, par elle, appris à tout aimer, les bois  
 Et le marcher si doux sur les feuilles fanées,  
 Les vents et les flots bleus aux musicales voix,  
 Et la nature, jeune en dépit des années.*

*Aussi, dans le silence, aux choses de la nuit  
 Je livre le secret de mon âme trop pleine,  
 Et l'ineffable nom de mon amour, sans bruit,  
 Parcourt comme un frisson les grands blés de la plaine.*

MAURICE BOUCHOR

Lire dans le

GIL BLAS

QUOTIDIEN

l'intéressante étude de

M. TALMEYR

intitulée

LES

Possédés de la Morphine

L'HOMME A LA BERNE

Le vieux homme, tout seul chez lui, sa femme morte, ses fils mariés et établis, l'un dans un village de la Plaine, l'autre dans un hameau du Bocage, supportait difficilement ce silence, de solitude si despotique et si inquiétant dans les maisons autrefois bruyantes. Jour par jour, heure par heure presque, il se sentait s'affaiblir, il se ridait, se cassait, marchait plus lentement. Le paysan tenace, si ardent autrefois au labeur, si désireux de gain, ne pouvait plus travailler, il lui avait fallu peu à peu circonscrire son activité. Impossible, aujourd'hui, de s'en aller au loin dans les champs, à la première blancheur de l'aube, pour s'en reyenir aux ombres du crépuscule. Les jambes, qui se fatiguent vite et se dérobent, ne peuvent plus longtemps marcher, la main qui tâtonne ne peut plus pousser la charrue.  
 Il avait dû vendre un pré, un bout de champ, un coin de bois. Pour le peu qui restait, trop distant de la maison, il employait des manœuvres,

... Ma patience a des bornes, il est temps de montrer de la fermeté.



## PREMIERS CRAQUEMENTS



(Dessin de A. Guillaume.)

des hommes qui défrichent, des femmes qui récoltent. Le père Budé ne pouvait même plus aller surveiller ces gens, qui se souciaient peu d'abîmer la terre.

L'espace parcouru par ses pas hésitants s'était peu à peu rétréci. Un par un, il avait abandonné les carrés et les rectangles de terre, étendus comme des tapis bruns et verts, au versant de la molle colline. Son meilleur champ, là-bas, il ne le reverrait plus. Le cercle de sa promenade diminuait avec une rapidité visible.

Voici qu'il ne pouvait plus circuler péniblement qu'à travers les allées de son jardin, un jardin utilitaire de cultivateur, attendant à la maison, tout en fruits et en légumes. Là, il s'obstinait toujours au travail, maniant les outils, devenus lourds pour ses mains gourdes. Il faisait encore les gestes des occupations de toute sa vie, il bêchait, plantait, déplantait. Mais il ne pouvait qu'effleurer la terre, devenue impassible et dure. Il se contenta bientôt de sarcler les carrés envahis par les mauvaises herbes, de fouiller le sol de ses gros doigts ankylosés pour en arracher les pommes de terre, de cueillir les fraises, de ramer les pois.

A l'automne suivant, il essayait vainement de se hausser pour cueillir les fruits dans les arbres,

ceux du plein champ, trapus et tordus, et ceux de la muraille, crucifiés en espalier. Il ne pouvait pas non plus se baisser pour chercher à ras de terre les graines précieuses et les graminées parasites. Un jour, il tomba sur les genoux et les coudes, se laissa aller sur le flanc, comme une bête fatiguée, et ne put se relever tout seul. Sa vue baissa. Il lui fut impossible de bien observer ce qui se passait autour de lui. Il dut renoncer, tant ses mains obstinées tremblaient et tant ses yeux se brouillaient d'une vapeur, à éplucher ses légumes et à faire ses comptes lui-même.

Ses fils enrageaient de voir leur bien, sous une tutelle si débile, s'émietter et se perdre. Ils prouvaient à leur père, clair comme le jour, qu'on l'exploitait, qu'on le volait en nature et en argent. Le vieux le savait et soupirait. Mais les deux garçons habitaient loin. L'un avait épousé une femme aisée et dirigeait une ferme à La Féorthe, sous les premiers couverts de Bocage. L'autre, besogneux, habitant à Pigeole une basse maison au bord de la route, s'employait à des travaux de journalier, cultivateur, bûcheron, éleveur de volailles. Il était encombré d'enfants et avait du mal à vivre. Ces deux frères se surveillaient en ce qui concernait le père. Ils n'allaient le voir que

le dimanche, l'un, faraud, à l'aise dans son drap et ses gros souliers, des anneaux d'or reluisant aux oreilles; l'autre, se tenant coi, en sabots, le nez baissé, les mains sous sa blouse bleue. Tous deux marchaient de long en large, inspectaient, désapprouvaient, méprisaient.

Ils conseillaient l'abandon, la vente, en paroles tantôt traînantes et évasives, tantôt dures et précises. Ou bien, ils arrondissaient des dos colères, avaient des haussements d'épaules, gardaient de longs silences accusateurs.

Le père Budé finit par se rendre à l'évidence. Il fit ce que font beaucoup de vieux paysans : il consentit à la vente et au partage.

Les formalités furent rigoureusement accomplies. Les deux fils étaient bien aussi renseignés et méticuleux que le notaire chargé de dresser l'acte. La maison et les lopins de terre furent mis aux enchères, convertis en argent; des parts exactes furent allouées aux héritiers en avance. Les deux hommes empochèrent les quelques billets bleus et les quelques pistoles qui leur étaient adjugés, à charge de loger, de vêtir et de nourrir leur père jusqu'à la fin de ses jours.

C'était, en somme, chose facile. A la ferme de La Féorthe, il fut possible d'installer un lit dans

la pièce commune. Dans la maison Pigeole, une couchette fut placée sous l'escalier qui conduisait à la soupente. Le vêtement était tout trouvé. Le père était sorti de sa maison vendue, habillé pour longtemps, pour toujours même. Les ménagères se chargeaient de repriser, de rapiécer, de tricoter, de faire durer le gilet de laine et la blouse de toile. Les vieux, ça use peu. Et celui-ci mangeait peu aussi. Depuis qu'il avait quitté son chaume et son jardin de légumes, il était indifférent et atone. Il accepta les conditions d'un signe de tête. Il fut convenu qu'il habiterait à tour de rôle chez chacun de ses deux enfants, un mois chez l'un, un mois chez l'autre.

Chez celui-ci ou chez celui-là, ici ou là, ou ailleurs, qu'importe ? Il n'avait qu'à se laisser déplacer, sans souci d'amasser et de prévoir le lendemain. C'était au tour des jeunes. Il n'avait plus rien à lui.

Si fait, pourtant. La coutume pour lui, comme pour les autres dans sa situation, fut rigoureusement observée. Quand tout fut dispersé, lors de la vente aux enchères publiques, les meubles, les ustensiles de cuisine, les vêtements de la défunte, les outils, tout, jusqu'au chandelier de fer et jusqu'à la boîte de sel, un seul objet fut excepté de cette dispersion. Un drap de lit fut soigneusement mis de côté, et le vieux s'en alla, appuyé sur sa canne et emportant la pièce de toile pliée sur son bras. C'est le linceul des vieux qui est ainsi réservé, la berne, comme il est dit en ce pays de Vendée, le pavillon suprême des appels de secours et des manifestations de deuil.

Cette berne fut cousue dans un lambeau d'étoffe pour qu'on n'eût pas à la laver trop souvent, et placée au chevet du vieux Budé. Quand il s'en va, au bout d'un mois, de chez l'un de ses fils, pour s'en aller passer un mois chez l'autre, il emporte avec lui son linceul.

Le sous-seing privé passé entre les deux fils et qui règle la manière dont chacun d'eux doit participer à l'entretien du père, ce sous-seing privé est rigoureusement observé.

C'est ponctuel et inexorable. Tous les mois, le père change de fils. Tout a été prévu, la façon de procéder au transport, la manière de régler le temps, l'heure et la minute de l'arrivée et du départ. Le père Budé ne doit passer de chez l'un chez l'autre « qu'à la tombée de la nuit ». Pas à midi ou à deux heures. Non, le soir.

Qu'il fasse froid ou chaud, le bonhomme ne voyagera pas autrement.

Et cela, tantôt dans une charrette trainée par un âne quand c'est le frère riche qui l'amène à Pigeole, tantôt trainée par un cheval quand le frère pauvre l'expédie à La Féorthe. Le fils riche a acheté une carriole que traîne un petit âne noir, mais il ne se dérangera pas pour venir chercher son père. L'autre, quand viendra son tour, devra payer la location d'un cheval.

Le vieux laisse faire, prend le temps comme il vient. Il arrive et il s'en retourne, portant sa berne. Il reste où on le place, regarde les gens virer, sortir, rentrer, manger leur soupe, répond aux questions, accepte les après-midi de solitude, se couche aussitôt après le repas du soir.

A la ferme de la Féorthe, il est assis au coin de la cheminée, quand il pleut et qu'il gèle au dehors. Il regarde fumer les brindilles de bois et l'âtre s'engraisier de cendres et s'éclairer des étincelles roses des tisons. Au beau temps, il est assis sur un banc, contre la porte, et de ses yeux bleu pâle il voit les pommiers fleurir, les fleurs tomber sous le vent, les chats monter à l'échelle du grenier. Il est de plus en plus vieux, il n'est pas maltraité, il n'a l'air ni heureux ni malheureux, mais il lève parfois très vite un œil furtif, pour rentrer dans son apathie; il semble attendre patiemment quelque chose.

A Pigeole, les journées sont plus longues et la faction silencieuse du vieillard est plus monotone. La maison est sans jardin, enserrée entre deux autres habitations, au long du village échelonné sur la grande route. Pas de vigne vierge ni de roses montantes à la porte. On installe bizarrement le père Budé, assis sur une chaise, au dehors, le dos tourné à la route, le visage contre un mur.

Il ne peut se distraire des passants, des bestiaux qui s'en vont en troupes, harcelés par les chiens noirs, des maisons d'en face. Il n'a devant lui que la muraille éfritée, plâtreuse, verdie de mousse. Il la regarde fixement comme si ses yeux se perdaient dans un espace sans bornes. Il y revoit, en souvenirs vagues, sa lente vie de paysan. A mesure que les heures déclinent, quand les arbres du clos de l'autre côté du chemin se penchent et se relèvent sous la brise, des ombres passent sur ce mur rigide, et ce sont comme les défunts qui apparaissent, les anciens du vieux, sa femme et tous les événements à jamais écoulés de sa vie médiocre, les jours et les jours de travail, quelques

brusques émotions vite endormies, de rares fêtes...

C'est un inconscient philosophe, ce bonhomme. A force de regarder et de transporter sa berne, a force d'entendre parler de sa mort comme d'une chose proche et naturelle, par les fils, par les brus, par les enfants, par ceux qui passent et s'arrêtent, il ne parle plus que de cela, lui aussi, quand il ouvre la bouche pour répondre. Il a annoncé plusieurs fois, d'une voix devenue mince et lointaine, « qu'il était sur son bout, qu'à son âge on n'avait comme qui dirait plus de force; mais qu'il n'y avait rien à faire, puisque tout le monde devait y passer ». Sur ce, sa bru a déclaré que, pour sûr, elle n'avait « jamais vu une vieillesse pareille », qu'il « ne pouvait plus se bouger », et, se tournant vers moi, à demi-voix :

— Enfin, c'est pas pour dire, mais ce sera une belle destruction.

Le vieux se croit seul, maintenant. Je suis resté adossé contre la porte, je le regarde : il est plus vieux, plus cassé, plus immobile et plus anéanti que jamais. Il se penche davantage vers la terre, comme s'il voulait y entrer, s'y enfouir pour toujours. Mais ses yeux, levés, regardent le mur, ses mains tressaillent, et il dit, avec lenteur, cette phrase, en son patois vendéen :

« Ho-l'est une pauvre affaire d'attendre sa chair à pourrir ! »

C'est une pauvre affaire d'attendre sa chair à pourrir. Oui, bonhomme, et l'humanité ne fait que cela, qu'elle s'agite dans les villes, qu'elle peine dans les campagnes, qu'elle passe sur les routes, allant au hasard, ou qu'elle reste immobile devant un mur. Le père Budé continue à le regarder, ce mur. Tout à l'heure, il rentrera, il regagnera sa niche sous l'échelle, appuiera sa tête sur sa berne, dira son chapelet. Il attend qu'on vienne le chercher, il se courbe davantage sous la brise qui fraîchit, il est tout environné des lueurs dernières du soleil qui s'en va. La route, le mur, les maisons, les arbres sont tout roses et tout en or. Le ciel déploie ses douces nuées du soir, longues, souples, tissées de soie, et qui vont s'effilant et se perdant parmi les vapeurs et les splendeurs, de l'orient voilé de deuil jusqu'à l'occident tragique, éclatant de lumière et rouge de sang.

Le vieux paysan est définitivement tombé dans la somnolence des fins de journées et des fins de vies. Il a prononcé sans efforts, comme une conclusion d'amertume de l'existence incompréhensible, une phrase que lui aurai-je envie Shakespeare pour ses drames frissonnants, et le Bossuet des sermons, qui ouvre les tombeaux, qui scrute la vie, qui célèbre la mort en une éloquence somptueuse et funèbre. Le vieux Budé ne sait pas qu'il a dit un mot définitif, qui passe sur toutes choses comme un arrêt, qui devrait changer le silence en stupeur et épouvanter les campagnes : « C'est une pauvre affaire d'attendre sa chair à pourrir ! »

GUSTAVE GEFFROY.

**Gouttes Livoniennes** CONTRE LES PLAQUES  
Toux, Rhumes, 3fr.  
BRONCHITES, etc. 7<sup>me</sup> Ph<sup>ie</sup>.

Abonnements au "Gil Blas illustré"

Paris et départements. 3 mois : 1 fr. 6 mois : 2 fr. Un an 4 fr.  
Etranger . . . . . 2 fr. — 4 fr. — 8 fr.

Les demandes en réassortiment, 10 cent. le numéro.  
20 cent. pour l'Etranger.

Numéros absolument épuisés : 1, 2, 3, 5, 6, 7, 12 et 13 :  
Prière de nous couvrir par mandat-poste français ou étranger, suivant le cas.



## Une Dépravée

GRAND ROMAN INEDIT  
PAR WILLIAM BUSNACH

Troisième Partie

VII (Suite)

Lorsque, dans le complot organisé par lui et Mme Cheveau contre Mlle d'Egleny, il avait découvert le couple Tortillon, un pacte avait été arrêté entre Théodule et M. de Jonches, à l'insu de la jalouse Mathilde. Moyennant cinquante mille francs à payer comptant, Théodule, devenu légalement le père de Danièle, devait tenir la jeune fille à la disposition du marquis.

Cinquante mille francs ! Raoul reconnaissait que ce chiffre n'était nullement exagéré. Il s'était ruiné pour des demoiselles qui n'allaient point à la cheville de

Mlle d'Egleny ! Mais, raisonnable dans ses prix, Théodule était intraitable sur la question principale du marché, l'argent comptant !

— Donnant, donnant, monsieur le marquis ! On ne sait ni qui vit ni qui meurt, et pour une semblable créance je n'aurais guère de recours sur Mme de Jonches, vous ne le nierez pas !

Jusqu'à ce moment le propriétaire de la Grenouille avait demandé de reculer « la livraison ». Il arguait de la peur du scandale, craignait que la petite ne fit quelque folie plutôt que de consentir de bonne grâce, prétendait enfin que son épouse, s'élevant en protectrice de l'innocence, refusait son concours indispensable... Mais ces attermoiements n'étaient plus pour durer longtemps. A sa dernière entrevue avec le Tortillon, Raoul en avait acquis la certitude.

— D'ici à huit jours, avait dit Théodule, j'espère vous apporter une bonne nouvelle.

Les huit jours étaient écoulés et, attendant impatiemment le digne époux de Zélie, le marquis arpentaient son fumeur.

Enfin le valet de chambre annonça :

— M. Tortillon.

— Eh bien ? questionna Raoul d'un ton qu'il tâchait de rendre indifférent, après avoir salué l'arrivant d'un léger signe de tête.

Celui-ci, s'asseyant sans façon dans un excellent fauteuil bas qu'il rapprocha de la fumeuse du marquis, lui dit, l'œil plissé, cligné, la voix grasse :

— Monsieur le marquis, si vous vous sentez en voix, ainsi que dit la chanson, ce sera pour ce soir !...

Raoul avait boudi, comme éveillé d'un rêve.

— Quoi, pour ce soir ? bégaya-t-il.

Théodule le regarda d'un air ébahi.

— Et votre femme ? Elle consent donc ?...

— J'ai triomphé de ses derniers scrupules. Elle est maintenant de mon avis : mieux vaut que ça ne traîne pas !...

Danièle ce soir même à sa merci ! M. de Jonches reçut au cerveau une commotion violente, tressaillit jusque dans ses moelles, tandis que ses prunelles à demi égarées évoquaient l'image d'une Danièle pantelante sous ses caresses, n'ayant plus la faculté ni la force de se refuser.

Au lieu des chairs adipeuses de la marquise, enlacer ce corps de marbre rose, humer non du carmin pâteux sur des lèvres flétries, mais sur une bouche de vierge un souffle parfumé. Danièle, cette Danièle qu'il convoitait avec fièvre, avec délire, depuis le jour où il l'avait vue pour la première fois dans sa robe de pensionnaire, auprès de Mme d'Egleny, il allait l'étreindre dans ses bras, la posséder enfin ! A cette idée, une flamme de volupté brutale lui montait à la face. La lassitude dont l'avait accablé la possession de Mathilde disparaissait comme par miracle !

— Maintenant... monsieur le marquis, reprit gracieusement Théodule, vous n'avez pas oublié nos conventions, j'imagine ?... Avant de livrer le Petit Chaperon Rouge à Monseigneur le loup... occupons-nous de la galette !

— Vous dites ? interrogea Raoul, à qui ce mot d'argot était probablement inconnu.

— La galette... la braise... l'argent, quoi !

Et le rire grossier de Théodule rappela subitement le marquis à la triste réalité. Pour franchir le seuil du paradis entrevu, il fallait, entre les mains du Tortillon, déposer l'offrande des cinquante mille francs exigés. Avouer qu'il ne les possédait pas, qu'il ne voyait pas la possibilité de les réunir, quelle humiliation et surtout quelle sottise ! Cela lui faisait perdre ses droits sur Danièle, tandis que, d'autre part, n'étant pas homme à renoncer au bénéfice espéré, Tortillon, sans le moindre scrupule, se mettrait en quête d'une nouvelle combinaison pour tirer de la jeune fille le bénéfice attendu. Avant tout, il fallait gagner du temps. A tout hasard, il essaya d'un biais et, reprenant d'un effort subit sa voix calme et sa désinvolture de viveur :

— Ce soir, c'est entendu, mon cher ! Et comme dit Chénier :

Entrée vierge en sa chambre et chère à la déesse  
Elle en sortira femme et chère à son époux !

— Charmants, ces vers, approuva Théodule ; mais... revenons-en... au principal...

— Au fait, interrompit M. de Jonches, vous ne m'avez pas dit encore comment vous vous y êtes pris avec cette délicieuse enfant, Danièle, si rebelle encore il y a huit jours, refusait de me voir et semblait conservée pour moi, dans sa nouvelle situation, l'inimitié dont elle m'honorait jadis ? Par quel trait de génie l'avez-vous amenée si lestement à résipiscence ?

— Je n'ai pas eu besoin de génie, monsieur le marquis, mais de mémoire. Je me suis dit que les vieux moyens sont encore les meilleurs et je n'ai même pas prononcé votre nom à Mlle d'Egleny... je veux dire à ma fille.

— Alors... comment se fait-il ? Je ne pense pas qu'elle-même la petite vous ait demandé ?...

— Non ! Je viens de vous dire que la mémoire m'avait suffi. Je me suis en effet rappelé un moyen usé dans les mélodrames, mais fort possible dans la vie réelle.

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire que ce soir j'insinuerai subrepticement dans le verre de Danièle quelques gouttes d'un narcotique qu'un pharmacien de mon quartier a bien voulu me délivrer sans ordonnance. Je le lui ai demandé pour soulager mon épouse, qu'un mal de dents enragé empêche soi-disant de fermer l'œil de toute la nuit. A peine au dodo, votre colombe s'endormira profondément... sans que rien la puisse réveiller pendant quatre ou cinq heures. Or, comme j'aurai l'honneur de vous introduire dans sa chambre dès que je la verrai dans les bras de Morphée... elle pourra incontinent passer dans les vôtres!

En toute autre occurrence M. de Jonches eût approuvé l'abominable plan du tavernier. Est-ce que Richelieu, Maurice de Saxe, Lovelace ou Valmont en usaient autrement? Il eût même applaudi à ce beau projet, se donnant la tâche ardue mais glorieuse de changer plus tard en soupirs amoureux les pleurs affolés de sa victime.

Dans les circonstances actuelles, il eut, en toisant de haut en bas M. Théodule Tortillon, un geste et un regard d'indignation admirablement joués.

— Mais c'est un viol que vous me proposez! s'écria-t-il. Un viol doublé d'un guet-apens! Et vous avez pu croire que moi, un gentilhomme, j'accepterais d'être complice de cette ignominie?

— Mais, monsieur le marquis, fit Théodule, absolument stupéfié de cet esclandre inattendu, il m'avait bien semblé qu'autrefois nous étions d'accord là-dessus... « A tout prix, n'importe comment », telles ont été vingt fois vos paroles!

— Que vous avez mal comprises, je vous l'affirme.

— Pourtant, monsieur le marquis...

— Inutile d'insister, n'est-ce pas? En dehors du dégoût que m'inspire une telle tentative, considérez un peu le danger qu'elle présente pour vous autant que pour moi!... Vous ne supposez pas Mlle d'Egleny capable de supporter cette honte? Elle se jetterait plutôt par le balcon de sa croisée, pour se briser le front sur le pavé, ce qui amènerait certainement une enquête qui dévoilerait l'outrage subi...

— Taratata, commença Tortillon qui allait ajouter: « Tout ça serait possible si réellement la petite en était à son premier essai... »

Car le tavernier était bel et bien convaincu qu'elle avait été la maîtresse de Gérard, ce qui l'avait amené à combiner le plan soumis à M. de Jonches.

Mais il se mordit à temps les lèvres et reprit:

— Taratata, monsieur le marquis, vous voilà bien peureux des enquêtes, des interrogatoires et de toutes ces manigances de justice que vous traitez, il n'y a pas si longtemps, par-dessous la jambe...

— J'avais tort!... Et d'ailleurs, en outre des considérations dont je viens de vous parler, il en est une dernière qui, au besoin, l'emporterait sur les autres. Ce n'est point un caprice, une fantaisie que j'éprouve pour Danièle. C'est un amour intense, profond! Une possession factice, loin d'assouvir ma passion, ne ferait que l'enflammer. Je ne veux point presser dans mes bras un corps inerte...

— Ah! plaisanta Théodule, monsieur le marquis désire la réciproque... C'est moins facile, cela!

Sans paraître l'entendre, le marquis continua:

— Admettons même qu'une fois Danièle en ma possession, éveillée et s'étant rendu compte de ce qui s'est passé durant son sommeil, ne songe pas à la mort... ne me haïrait-elle pas plus encore qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent? Or, c'est pour toujours, entendez-vous, pour toujours que je la veux!

— Pour toujours! interrompit Théodule, cela signifie: jusqu'à ce que vous en soyez lassé!

— Ceci me regarde... Pour le moment, j'exige que Danièle soit consentante! Je ne demande pas d'enthousiasme de sa part... la résignation me suffira.

— Si vous vous imaginez que c'est possible, ce que vous demandez?

— Certainement! Vous n'aurez pas su vous y prendre, voilà tout...

— Il fallait...

— Il fallait quoi?

M. de Jonches n'avait pas prononcé ces deux mots à la légère. Il venait de lui naître une idée.

Il reprit vivement:

— Il fallait, au lieu de permettre à Mlle d'Egleny de se calfeutrer dans sa chambre, en compagnie de ses livres et de ses partitions, il fallait la transporter dans un milieu moins éthéré... un peu mêlé même comme société, où j'aurais pu la voir, tandis qu'il m'est interdit de forcer la porte de sa retraite. De cette façon, très probablement, elle eût comparé ma très respectueuse adoration à la grossière galanterie dont d'autres hommes ne se seraient point privés vis-à-vis d'elle. Elle n'aurait peut-être pas tardé à préférer mes délicates prévenances à leur familiarité sans gêne. En même temps, au contact d'une morale rien moins qu'austère, sa sauvagerie se fût adoucie; dans une atmosphère corrompue, son honnêteté se serait peu à peu gangrenée! Enfin, Danièle a dix-neuf ans! A cet âge, quand les baisers résonnent aux oreilles des jeunes filles, le sang monte aux joues dans des rougeurs qu'elles croient pudiques et qui ne sont que sensuelles. A cet âge, le spectacle d'amoureux doucement enlacés fait courir dans tout l'être un frisson jaloux!

— Vous croyez? murmura Tortillon.

— Je crois que l'heure où Danièle n'aurait plus éprouvé d'épouvante à l'idée de se donner librement à moi aurait sonné promptement.

Ponctuant d'un salut approbateur mais légèrement ironique la tirade de Raoul, Tortillon s'écria:

— Parfait, monsieur le marquis! Une observation seulement... Est-ce que vous croyez que Danièle consentirait à séjourner une heure seulement dans un des endroits que vous dépeignez si aimablement et qui me semblent d'abominables bouges!

M. de Jonches eut un sourire narquois.

— D'abominables bouges, dites-vous? Voilà qui est sévère pour la taverne de la Grenouille.

— Hein! fulgura Théodule.

— Mais certes, répliqua froidement le marquis. Je n'ai jamais entendu parler d'un autre établissement que du vôtre, et je suis convaincu que si Danièle trônait quinze jours seulement à la caisse de votre établissement... elle se rendrait compte de la différence qui existe entre moi et les gens qui la courtiseraient certainement. En outre, l'atmosphère même du lieu pourrait bien, avant ce temps, changer le cours de ses idées... et alors... qui sait?

M. de Jonches aurait pu parler longtemps encore. Théodule, comme frappé d'un coup de foudre, n'avait entendu que cette phrase magique:

— Danièle trônant à la caisse!

Idee superbe, mirifique, qu'il se reprochait de n'avoir pas eue déjà, mais à laquelle il se ralliait avec enthousiasme. Depuis un moment les étranges scrupules de M. de Jonches lui semblaient bien surprenants. Il flairait une reculade et n'en devinait que trop les motifs, ayant fait jaser, sur les rapports du marquis et de sa femme, les « larbins » de l'hôtel. Mais maintenant, que lui importait que les atermoiements du marquis cachassent ou non l'impossibilité de faire immédiatement « honneur » à ses engagements? Danièle à la caisse de la Taverne! L'or y affluerait certainement, avec une pareille attraction, soulignée, il y comptait bien, par les racontars des journaux qui rendent quotidiennement compte des faits et gestes du Paris qui s'amuse. Evidemment la gentry du boulevard des Italiens et du noble faubourg qui, le mardi « à la Comédie » et le vendredi à l'Opéra, avait lorgné Mlle d'Egleny, qui l'avait saluée dans les réunions du grand monde et qui avait suivi son procès avec un intérêt si vif n'allait pas manquer de se donner rendez-vous à la Grenouille, pour y contempler, par curiosité méchante ou attendrie, l'aristocratique jeune fille empilant les morceaux de sucre ou préparant les soucoupes. Une fois la nouvelle annoncée par l'habile réclame d'un spirituel écho du « Diable boiteux » ou du « Masque de fer », l'élan

donné ne discontinuerait pas. Les gommeux, jeunes ou vieux, allaient affluer chez lui, attirés et retenus par la beauté de Danièle d'abord et ensuite par l'attrait d'un flirtage autorisé et même patronné par Zélie!

M. de Jonches pourrait alors, si les fonds lui manquaient, retirer sa candidature. Peu importait au Tortillon! Un de perdu, dix de retrouvés! C'était le cas où jamais d'appliquer ce dicton consolateur!

Quant au marquis, devant la songerie souriante du tavernier, il s'était tu. Lui aussi échafaudait rêves sur rêves, chimères sur chimères!

WILLIAM BUSNACH.

(A suivre.)

**Parlez-vous ANGLAIS, ALLEMAND, ITALIEN, ESPAGNOL?**  
Apprenez SEUL une langue en 4 mois, mieux qu'avec un professeur.  
**PUR ACCENT.** Nouvelle **METHODE** claire, simple, très facile. Plus d'étude rebutante qu'il décourage. — Preuve, essayez une langue franco contre 65 cent. adressés: MAITRE POPULAIRE, 13-B, rue Montholon, Paris.

**CONCERT-PARISIEN** | **YVETTE GUILBERT**  
**CONCERT-PARISIEN** | **GAILLARD**  
**CONCERT-PARISIEN** | Clovis, Velly, Chambot, Charlus, Sarthus, Mmes Melry, Alida Rouffé, Blanche Joli, Mathilde Sarah, les danseurs Villarmé.  
Paris à la blague, revue de l'année, deux actes, six tableaux x Dimanches et fêtes, à 2 heures, matinée.

**A VENDRE** **JOLIE VILLA**, habitable hiver et été, payable en dix ans ou en viager, 6.000 m., beaux ombragés, rivière, cascades, etc. Remise, écurie 4 chevaux. Ligne St-Germain, 45° de Paris. Ecr. R.D.C. "GIL BLAS" POUR RENSEIGNEMENTS.

**SAVON LAVALLIERE**  
Boîte Spécimen 3 pains, 30c. — 3 pains 100 gr. 2'25  
Gros: FERRAILLE, à Croix (Nord)  
Détail: SENET, 35, r. du 4-Septembre, Paris.

**SECURITE PERSONNELLE!!!**  
12, Rue des Petits-Carreaux, Paris.  
Pour éviter certaines maladies se servir des Préservatifs Caoutchouc extra que la maison cède à des prix sans précédent, c'est-à-dire depuis 1 fr. la douzaine. Notice explicative gratis.

**L'Homme dévoilé par son Ecriture**  
VAN BERG l'habile **graphologiste** dont toute la presse a parlé reçoit **17, rue Larocheboucault, Paris** et prie ses clients de ne plus envoyer leurs lettres à Nice mais à Paris. Avec l'écriture de quelqu'un il vous dévoilera avec une précision stupéfiante, ses instincts, ses sentiments, ses forces ou faiblesses, sa franchise ou fourberie, etc. Concours inestimable à la veille d'un mariage et dans le commerce, pour être fixé sur la sincérité de son entourage.

**MALADIES CONTAGIEUSES**  
des deux sexes, récentes ou invétérées et rebelles à tous les traitements: Maladies de la Peau (Dartres, Eczéma, Psoriasis, etc.) Vices du sang. — Traitement par les **BISCUITS OLLIVIER**  
approuvés par l'Académie de Médecine, le seul médicament ayant obtenu une **RECOMPENSE de 24.000 francs**  
Guérison certaine et radicale, par ce puissant Dépuratif, des Ulcères, Dartres, Glandes, Dérivations de la Bouche et de la Gorge, Douleurs, etc. Consultat\* de 1 à 6 h. et par correspond\* en plus, le mercredi soir, 7 à 10 h. 33, Rue de Rivoli, Paris. Broch\* 1 fr\*\*

**EVITEZ** Maladies contagieuses. Une cuillerée à café du **PRESERVATIF VEGETAL** du **D<sup>r</sup> VOGELIN-GERMEL** dans une quantité d'eau suffisante sous forme de lavages pour hommes et injections pour femmes. **15, B<sup>e</sup> de Strasbourg (au 2<sup>e</sup>)** et dans toutes Pharmacies. Prix 5<sup>f</sup>. (1 flac. dure 6 mois).

**FER BRAVAIS** guérit Anémie, Chlorose, Manque de Forces, le seul FER ASSIMILABLE. 40 gouttes par jour. Toutes Pharmacies.  
Le Gérant: **Alfred THULARD**  
Paris. — Imp. des ARTS ET MANUFACTURES et DUBUISSON, 13, rue Paul-Lelong. — Barnagaud imp.

**CRÉDIT à TOUS** pendant un an, par billets mensuels au **CRÉDIT CENTRAL**, 12, Rue Navarin, Paris. Vêtements pt. hommes, dames, enfants. Meubles, literie, bijoux. — **Franço Provinoe**. Demander Catalogus.

**CAPSULES et SIROP de PÉPÉTO-SANTAL**  
Seule préparation ne fatiguant pas l'estomac, la plus active contre la **BLENNORRAGIE** et en général contre les **AFFECTIONS DES VOIES URINAIRES**.  
Dépôt: Ph<sup>ie</sup>, 13, Boulevard Haussmann, PARIS.  
et dans toutes les Pharmacies.  
Demander Notice G. B. — Envel franco.

**Le CHEVALET UNIVERSEL**  
INCLINAISON AVANT & ARRIÈRE. — **DOUBLE FACE**  
Le plus perfectionné des chevalets d'atelier, moins cher que les chevalets ordinaires des autres maisons.  
**PIGNEL DUPONT** Fab<sup>r</sup>, 17, Rue Lepic, PARIS.

**PURIFIEZ VOTRE LAIR**  
EN BRÛLANT du **PAPIER D'ARMENTE**  
du **PONSOT**, 30, Rue d'Enghien, PARIS. Env. franco contre mandat ou timbres-poste. 1 boîte 6 cahiers pour 144 usages, 1 fr. 75. 1 boîte 12 cahiers pour 288 usages, 3 fr.

**SANTAL DE MIDY**  
Supprime Copahu, Cubèbe et Injections. Guérit en 48 heures les écoulements. Très efficace dans les maladies de la vessie, il rend claires les urines les plus troubles. Chaque capsule porte en noir le nom de **MIDY**.  
DÉPOT: 113, Faubourg St-Honoré.

**PRUDENCE SURETÉ** **MAISON A. CLAVERIE** **SECURITE ABSOLUE**  
234, Faubourg Saint-Martin, Paris.  
**MANUFACTURE DE CAOUTCHOUC DILATÉ & BAUDRUCHE GARANTIS INCASSABLES & APPAREILS SPÉCIAUX INDISPENSABLES POUR USAGE INTIME (Hommes et Dames) Plus de 300.000 Correspondants. — Complète Discretion.**  
Demander le Catalogue général illustré (16 pages et 90 gravures) qui est envoyé sous enveloppe cachetée contre 30 cent. en timbres-poste, remboursables au premier achat.  
**LA MAISON EST OUVERTE TOUS LES JOURS et n'a pas de Succursale.**

**LECTEURS et LECTRICES**  
AMATEURS de CURIOSITÉS! A titre de réclame, j'envoie toujours contre 3 fr. 10 mandat 4 BROCHURES MÉDICALES de 130 pages chacune sur des sujets intimes (2-SEXES) EXTRA-CURIEUSES avec un autre INTÉRESSANT volume de près de 300 pages ainsi que mon nouveau et UNIQUE catalogue des 26 CURIOSITÉS MÉDICALES EXTRA-INTIMES et desquelles je ne puis publier les titres. Voir surtout les n<sup>os</sup> 1, 3, 4, 5, 6, etc., d<sup>e</sup> Catalogue, LEQUEL N'EST PAS ENVOYÉ séparément. ARNAULT, 441, R. LAURISTON, PARIS

**DEPURATIF 5 fr.** **CHABLE** ECZEMA, VICES du SANG  
Franço c. mandat 28, rue Bergère, Ecriz  
**MADAME** Vos SEINS seront vite raffermis et bien proportionnés par le Traitement Externe du Docteur JULIEN, 6, rue de Séze, PARIS. Disparition de Rides, Pits de Tache. Maladies confidentielles. De 2 à 5 h<sup>es</sup> ou écrire

## La Chanson des Adieux

Chantée par Marcel Legay, à l'Eldorado

Poésie de G. AURIOL

Musique de MARCEL LEGAY

*Allegro*  
PIANO.

*Moderato.*  
Le vent vient d'Est le temps est beau

*Moderato.*  
Adieu ma mère J'ai quatre plum'za mon cha-peau Adieu ma mère

*retardez* *a Tempo.*  
J'ai quatre plum'za mon cha-peau J'en aurai davanta-ge. Adieu ma

*retardez* *a Tempo.*  
mère! Adieu ma mie o! Nous par-tons en voy-a-go.

*dolce.* *louré*  
*dolce.* *louré.*

Nous allons quitter le château,  
Adieu Jeannette!  
J'ai quatre fleurs à mon chapeau,  
Adieu Jeannette!  
J'ai quatre fleurs à mon chapeau,  
Mets-les à ton corsage...  
Adieu ma mère! adieu ma mie!  
Nous partons en voyage!

Surtout ne languissez pas trop,  
Adieu Jeannette!  
Nous vous rapport'rons des cadeaux,  
Adieu Jeannette!  
Le bonjour aux gens du hameau,  
Comme aux fill's du village!  
Adieu ma mère! adieu ma mie!  
Nous partons en voyage!

Nous allons en pays nouveau,  
Adieu ma mère!  
Nous reviendrons pour le plus tôt,  
Adieu ma mère!  
J'ai quat' rubans à mon manteau,  
Quatre écus pour bagage...  
Adieu ma mère! adieu ma mie!  
Nous partons en voyage!

J'ai quatre plum'-z-à mon chapeau,  
Adieu ma mère!  
J'ai quat' galons à mon manteau  
Adieu Jeannette!  
J'ai quatre frèr's qui sont jumèaux,  
— Y d'meur' ent dans l'voisinage...—  
Mais j'ai qu'un cœur qu'est pour ma mie,  
Et je le laisse en gage!

